

L'INVASION MONGOLE AU MOYEN ÂGE ET SES CONSÉQUENCES

MESSIEURS,

En 1238, la Cour de France recevait une ambassade envoyée solennellement par les princes musulmans de l'Asie Mineure pour implorer l'appui des puissances occidentales contre « une certaine race d'hommes monstrueux et cruels qui était descendue des montagnes du Nord ; elle avait envahi, dit le moine anglais Matthieu Paris, une vaste et riche étendue de terres en Orient ; elle avait dépeuplé la grande Hongrie et avait envoyé partout des lettres comminatoires et des ambassades terribles. Leur chef se disait l'envoyé du Très-Haut pour dompter les nations rebelles. Ces barbares ont de grosses têtes tout à fait disproportionnées pour leurs corps : ils se nourrissent de chair crue et même de chair humaine. Ce sont d'incomparables lanceurs de flèches ; ils traversent les fleuves, quels qu'ils soient, sur des barques de cuir qu'ils portent avec eux ; ils sont robustes et de grande taille, impies et inexorables, leur langue ne se rapproche d'aucune de celles que nous connaissons. Ils sont fort riches en bestiaux, en grands troupeaux et en montures ; ils ont des chevaux très rapides qui peuvent en un seul jour parcourir l'espace de trois journées de marche ; ils sont bien armés par devant et sans armure par derrière pour que la fuite leur soit interdite. Leur chef, qui est très féroce, s'appelle Caan. Ils habitent les contrées du septentrion et viennent soit des montagnes Caspiennes, soit des montagnes voisines ; on les appelle Tartares, du nom du fleuve Tar. Trop nombreux pour le malheur des hommes, ils semblent sortir de terre en bouillonnant : déjà ils avaient fait des incursions à plusieurs reprises, mais cette année ils se répandirent avec plus de fureur qu'à l'ordinaire. Aussi ceux qui habitent la Gothie et la Frise, redoutant les invasions de ces barbares, ne vinrent point en Angleterre selon leur coutume, à l'époque de la pêche du hareng, denrée dont ils chargeaient ordinairement leurs vaisseaux à Yarmouth. Il s'ensuivit que cette année-là, le hareng se donna pour rien en Angleterre, à cause de son abondance, en sorte que dans les contrées même éloignées de la mer, on en vendait pour une seule pièce d'argent, jusqu'à 40 et 50 à la fois et des plus frais. L'ambassadeur sarrasin, homme puissant et d'illustre

naissance, s'était donc rendu auprès du roi de France, avec mission, de la part de tous les princes orientaux, d'annoncer ce qui se passait et de demander secours aux Occidentaux, afin d'être plus en état de repousser la fureur des Tartares. Cet ambassadeur chargea aussi un des Sarrasins qui l'avaient accompagné, d'aller trouver le roi d'Angleterre, de lui raconter ce qui se passait, et de lui dire que si les Sarrasins ne parvenaient point à arrêter l'invasion de ces barbares, ceux-ci n'auraient plus qu'à dévaster les pays d'Occident ».

On se demandait ce qu'étaient ces nouveaux Barbares qui menaçaient l'Europe et voici ce qu'on aurait pu apprendre : un chef mongol, Temoutchin, né de Yesoukai Bahadour, en 1162, près des bords de l'Onon, au sud du lac Baïkal, après avoir soumis les tribus environnantes, avait, à une assemblée générale des Tartares en 1206, dans sa capitale, Karakoroum, pris le titre de Tchinguiz Khan (Gengiskhan) et avait étendu ses conquêtes, subjuguant tour à tour les Kirghizes et les Ouïgours, détruisant le grand Empire de l'Asie Centrale, le Kara K'itaï, commençant la conquête de la Chine et achevant celle du Khwarezm.

La chute de l'empire de Khwarezm et la disparition de son sultan Mohammed laissaient libre la route de Perse : les généraux mongols Tchébé et Souboutaï conquièrent l'Azerbaïdjan, d'où ils pénétrèrent en Géorgie, avec une armée renforcée de Turkmènes et de Kurdes. Les Géorgiens ayant été battus en février 1221, les Tartares retournent en Perse et reviennent au mois d'octobre ; ils s'emparent de Derbend, traversent le Caucase et se heurtent aux Alains, Lezghiens, Circassiens et Kiptchaks ou Polovtsi ; ces derniers, nomades, Turcs d'origine comme les Mongols, occupaient toute la région au nord de la Mer Noire et du Caucase depuis les bouches du Danube jusqu'à celles du Jaïk. Ils abandonnèrent les autres peuples du nord du Caucase qui furent défaits par les Mongols ; dès lors un corps de 1 000 Alains fit partie de la garde particulière du Grand Khan. Les Polovtsi payèrent cher leur lâcheté : à leur tour, ils furent obligés de fuir devant l'envahisseur et se réfugièrent chez les Russes.

La Russie était loin d'occuper l'immense territoire qu'elle possède aujourd'hui ; sa frontière était très au nord de la mer Caspienne, à la partie supérieure de la Volga et de son affluent l'Oka. L'histoire de ce grand pays ne commence guère qu'au IX^e siècle de notre ère, lorsque Rurik le Varègue, appelé par les Slaves, réunit sous son sceptre leurs différentes tribus, construisit le château de Novgorod et d'un corps sans cohésion, fit le peuple russe. À l'époque de l'invasion mongole, un grand nombre de chefs se partageaient le pays ; les Polovtsi, pour se bien faire voir d'eux, embrassèrent l'orthodoxie, leur persuadèrent qu'ils étaient également menacés par les Mongols et les supplièrent de les aider à repousser l'ennemi commun. Un conseil fut tenu : le prince de Galitch Mstislav, qui avait épousé la fille d'un Khan Kiptchak, son gendre Daniel, prince de Volhynie, Mstislav Romanovich, grand prince à Kiev, Vladimir de Smolensk, y assistaient ; on décida de demander à Sousdal l'appui du grand-duc Georges ; cependant Russes et Polovtsi réunis, descendirent avec leurs armées vers la partie basse de la Dnieper, où ils rencontrèrent les ambassadeurs mongols envoyés au-devant d'eux. Ceux-ci venaient prévenir les Russes que ce n'était pas contre eux qu'ils venaient combattre, mais bien contre les Polovtsi ; non seulement les envoyés tartares ne furent pas écoutés, mais ils furent

saisis et mis à mort, et l'armée russe continua sa marche jusqu'à la rivière Kalka qui se jette dans la mer d'Azov. Elle fut traversée sans obstacle, mais au delà, ils se heurtèrent aux Mongols et dès le premier choc, les Polovtsi, lâchant pied, se retrouvèrent dans les lignes russes, dans lesquelles ils jetèrent le désordre. D'autre part les chefs russes avaient négligé de combiner une action commune et combattaient séparément. Le désastre était inévitable; 6 princes et 70 boyards furent massacrés (31 mai 1223). Le prince de Kiev, qui assistait à la bataille sur un tertre dominant les rives de la Kalka, témoin du désastre, fortifia immédiatement sa position et, après trois jours d'une lutte inégale, accepta la capitulation que lui offraient les Tartares. Ceux-ci trahirent la parole donnée; la garde du prince fut massacrée et Mstislaf Romanovich lui-même, ainsi que ses deux gendres furent étouffés sous des planches. Les troupes envoyées de Vladimir par le grand-duc Georges arrivèrent trop tard.

Les barbares vainqueurs dévastèrent le pays des bords de la Dnieper à la mer d'Azov, pénétrèrent dans la Chersonèse taurique, s'emparèrent de Soudac, l'opulent entrepôt des Génois, remontèrent vers le pays des Bulgares entre la haute Volga et la Kama et rentrèrent enfin en Perse.

Tchinguiz Khan mourut le 18 août 1227, et son empire fut divisé entre ses quatre fils; l'aîné, Djoutchi, étant mort, fut remplacé dans la répartition par son fils Batou, qui occupa les pays à l'ouest de la mer Caspienne; Ogotai, le troisième fils, devint le chef suprême de tous les Mongols et prit le titre de Grand Khan.

À l'assemblée des tribus (Kouriltai) en 1235, le Grand Khan décida d'entreprendre une campagne, à l'ouest de la Volga; Batou fut nommé commandant en chef avec d'autres princes mongols sous ses ordres, mais on eut soin de lui adjoindre, le rappelant de Chine, le vainqueur de Kalka, Souboutai Bahadour. Après un hiver de préparatifs, au printemps de 1236, les chefs se rendaient à la frontière des Bulgares. La capitale, Bolghar, située à quelque distance de la Volga au-dessous de Khazan, déjà prise en 1223 par Souboutai, dut se rendre une fois encore au chef mongol qui la saccagea complètement.

Après avoir obtenu la soumission de la Bulgarie (1236), au printemps de 1237, ils détruisaient une partie de Kiptchak, en soumettaient une autre, tandis que le reste de la population s'enfuyait à l'étranger, y portant la terreur du nom tartare. Maîtres de tous les pays au nord de la mer Caspienne et du Caucase, en décembre 1237, les Mongols s'avancent sur la frontière du grand-duché de Vladimir. Les Russes n'avaient profité en aucune manière de la terrible leçon de 1223 et n'avaient fait aucun préparatif de défense; ils ne purent donc opposer qu'une résistance illusoire aux envahisseurs bientôt sous les murs de Razan, Colomna et Soudal qui sont détruites; ils mettent le siège devant Vladimir qu'ils prennent d'assaut le 8 février 1238. Les Barbares massacrent les membres de la famille du grand-duc ainsi que l'évêque réfugié dans la cathédrale incendiée. La ville elle-même est pillée et brûlée. Rostov, Yaroslav, Youriev, Tver, etc., sont saccagées; le grand-duc Georges est vaincu et tué sur les bords de la Sitti, affluent de la Mologa. Novgorod échappe par miracle à la destruction et les Mongols gorgés de dépouilles, redescendent vers le Caucase, où ils achèvent la soumission de ses peuples. Ils

remontent de nouveau en Russie, marchent sur Kiev, qui est prise et en grande partie détruite (1240) ; ils dévastent la Galicie dont le prince se réfugie en Hongrie. La Pologne, déchirée par les guerres civiles, était une proie facile ; les Barbares y entrent par Lublin. Le trône de Cracovie était occupé par Boleslas IV, souverain nominal dont le pouvoir ne s'exerçait guère que sur sa capitale et Sandomir.

Ayant ravagé la province de Lublin, les Mongols, après une nouvelle incursion en Galicie, reviennent en Pologne, et s'avancent à quelques kilomètres de Cracovie ; au printemps de 1241, ils font quelques prisonniers et se retirent, mais poursuivis par Vladimir, palatin de Cracovie, ils sont surpris près de Polonietz ; les Polonais sont mis en fuite, toutefois les prisonniers sont délivrés et les Mongols continuent à se retirer en Galicie. Une troisième fois les Mongols rentrent en Pologne, dévastant tout sur leur passage ; le 18 mars 1241, ils sont attaqués par la noblesse de Sandomir et de Cracovie, près de Szydłow ; les Polonais sont vaincus et le roi Boleslas se réfugie en Moravie. Cracovie abandonnée est brûlée par les Mongols, qui entrent en Silésie par Ratibor, se portent sur Breslau incendié par ses habitants. À l'ouest de cette ville, près de Liegnitz, à Wahlstatt, ils se heurtent aux forces réunies par Henri le Pieux, duc de Silésie ; 30 000 hommes, Allemands, Chevaliers Teutoniques, Polonais, Silésiens, etc., les Chrétiens sont écrasés et les Barbares coupent une oreille à chaque mort, dont ils remplissent neuf grands sacs. Le duc Henri est tué et sa tête coupée est portée au bout d'une lance devant la citadelle de Liegnitz, dont la ville avait été brûlée par ses défenseurs (9 avril 1241).

Cependant les hordes sauvages hurlant des cris de mort et poussant des blasphèmes au milieu des cris d'angoisse et de douleur des agonisants poursuivent leur œuvre de carnage, dans leur sinistre chevauchée, marquant d'une trace sanglante leur route jalonnée des cadavres pantelants de vieillards, de femmes et d'enfants, éclairée par la lueur des villes et des villages en flammes ; le galop de leurs chevaux annonçait l'écrasement de la civilisation et sonnait le glas de la Chrétienté ; la Moravie est mise à feu et à sang jusqu'aux frontières de Bohême et d'Autriche. Le roi de Bohême, Wenceslas, confie la défense d'Olmütz à Yaroslav de Sternberg, commandant 12 000 hommes. Une sortie heureuse oblige à lever le siège des Mongols, qui vont rejoindre leur armée principale, commandée par Batou, en Hongrie.

La Hongrie était alors gouvernée par Béla IV, fils d'André ; les possessions de ce royaume s'étendaient jusqu'à l'Adriatique. Batou, avant d'attaquer le souverain magyar, lui écrit une lettre demandant sa soumission ; n'ayant reçu aucune réponse, le chef tartare pénètre en Hongrie par la porte de Russie ; une autre force mongole venant de Moravie franchit les portes de Hongrie, enfin Souboutaï lui-même avance de la Moldavie avec une troisième armée. Batou marche sur Pest, dont il fait ravager les environs, il rencontre les forces de Béla à Mohi, sur les bords de la Sayo ; les Magyars sont mis en déroute et leur souverain s'enfuit. Pest est pris d'assaut et brûlé, tous ses habitants sont égorgés ; ils passent en un tourbillon de feu et de fer à Varadin, à Perg, etc. ; dans l'hiver de 1241, ils attaquent Gran (Strigonie) dont ils brûlent les faubourgs, mais ne peuvent prendre la citadelle.

En quittant Strigonie, ils s'avancèrent au mois d'août en Autriche, jusqu'à Neustatt, près Vienne, mais ils n'osèrent affronter les armées réunies par le roi de Bohême, le duc d'Autriche, le patriarche d'Aquilée et autres puissants seigneurs ; ils se dirigèrent vers l'Adriatique, saccageant Cattaro et les autres villes maritimes de la Dalmatie, sauf Raguse.

L'Europe occidentale fut saisie d'effroi.

« Au moment donc où ce formidable fléau de la fureur du Seigneur menaçait les peuples, la reine Blanche, mère du roi de France, dame vénérable et chérie de Dieu, s'écria, suivant Matthieu Paris, en recevant ces terribles nouvelles : « Roi Louis mon fils, où êtes-vous ? » Celui-ci approchant lui dit : « Qu'y a-t-il, ma mère ? » Alors, celle-ci, poussant de profonds soupirs et laissant échapper un torrent de larmes, lui dit en considérant ce péril, toute femme qu'elle était, avec plus de fermeté que les femmes n'en ont d'ordinaire : « Que faut-il faire, mon très cher fils, dans un événement si lugubre, dont le bruit épouvantable s'est répandu jusque chez nous ? Nous tous aujourd'hui, ainsi que la très sainte et sacrée Église, sommes menacés d'une destruction générale, par l'invasion de ces Tartares qui viennent vers nous. » À ces mots, le roi répondit d'une voix triste, mais non sans une inspiration divine : « Que les consolations célestes nous soutiennent, ô ma mère ! Car si cette nation vient sur nous, ou nous ferons rentrer ces Tartares, comme on les appelle, dans leurs demeures tartaréennes d'où ils sont sortis, ou bien ils nous feront tous monter au Ciel. » Comme s'il eût dit : « Ou nous les repousserons, ou, s'il nous arrive d'être vaincus, nous nous en irons vers Dieu, nous comme des confesseurs du Christ, ou comme des martyrs. » Et cette parole remarquable et louable ranima et encouragea non seulement la noblesse de France, mais encore les habitants des provinces adjacentes. »

On avait le souvenir en France de ces grandes invasions qui avaient foulé le sol de la Gaule ; on rappelait dans un lointain passé ces Teutons et ces Cimbres écrasés par Marius à Aix et à Verceil ; on se rappelait surtout cette grande ruée de barbares au V^e siècle : Vandales, Goths, Suèves, Hérules, dont quelques tribus arrêtées sur notre sol, dans leur marche vers le Sud, tels les Burgondes et les Francs, ont contribué à former notre nationalité ; on avait surtout présents à l'esprit les Huns, venus du nord de la Chine, qui par une marche séculaire avaient par étapes gagné l'Europe, et étaient venus se faire anéantir dans les plaines champenoises, par les Romains, les Visigoths, les Burgondes et les Francs, unis dans une alliance commune pour sauver la civilisation contre le flot sauvage. On avait aussi gardé la mémoire plus récente de cette autre invasion, celle-ci arabe, venue du Sud, qui, après avoir dévasté les bords de la Méditerranée, s'était avancée au cœur de la France, succombant enfin contre le formidable effort du grand Charles Martel. Dans la longue suite des siècles, les peuples rediront les noms exécrés de ces illustres bandits dont ils maudissent la mémoire : Attila, Tamerlan, Gengis Khan, d'autres encore, dont le nom est sur toutes les lèvres. Mais Paris était plein de confiance. Assurément, on ordonna des prières publiques, on invoqua la protection divine, et le peuple avait mis sa foi dans son roi, car si Louis IX était un grand saint, il était aussi un brave guerrier ; il l'avait montré à Taillebourg et devait le prouver encore sur la terre brûlante d'Afrique qui reçut son dernier soupir. Il était d'ailleurs le petit-fils de Philippe Auguste, de ce roi illustre qui a donné

à notre pays la notion de la patrie dans cette triomphante journée de Bouvines, inscrite le 27 juillet 1214 dans les fastes de l'histoire glorieuse de la France.

Toutefois c'était l'Allemagne qui avait le plus à redouter l'invasion. L'empereur Frédéric II était en lutte avec le pape Grégoire IX et ils s'accusaient mutuellement d'avoir attiré le fléau sur la Chrétienté. Frédéric II demanda des secours aux autres princes et écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre qui nous fait un terrible portrait des Tartares et nous montre la transformation qu'ils ont déjà subie au contact de la civilisation :

« Ce sont des hommes d'une petite et courte stature quant à la longueur du corps, mais robustes, larges, bien membrés, nerveux, vaillants et intrépides, toujours prêts à se précipiter dans tous les dangers sur un signe de leur chef. Ils ont la face large, les yeux de travers, et poussent des cris horribles, qui expriment bien la férocité de leurs cœurs ; ils sont vêtus de peaux non tannées, et sont défendus par des cuirs de bœufs, d'ânes, ou de chevaux, cousus à des lames de fer : ce sont les armures dont ils se sont servis jusqu'à présent. Mais, ce que nous ne pouvons dire sans soupirer, ils se sont déjà revêtus d'armures plus convenables et plus élégantes avec les dépouilles des Chrétiens, afin que nous soyons plus honteusement et plus douloureusement massacrés avec nos propres armes : c'est la colère de Dieu qui le veut. De plus, ils sont montés sur de meilleurs chevaux, ils se nourrissent d'aliments moins grossiers, ils sont couverts d'habillements moins sauvages. »

Mais l'empereur ne se contenta pas d'écrire des lettres : il se prépara à repousser l'agresseur, qui renonça à envahir l'Allemagne ; la France était sauvée. Il nous reste de cette époque un intéressant souvenir : c'est une requête de l'Université de Paris au Souverain Pontife pour qu'il y fût créé un enseignement du grec, de l'arabe et du tartare.

Le Pape Innocent IV, de son côté, ouvrit à Lyon un concile en 1245, qui avait, entre autres objets, celui de protéger la Chrétienté : ce fut le point de départ des missions célèbres confiées par le Pape à Jean du Plan de Carpin et autres moines, ou envoyées par saint Louis, au Grand Khan, ou aux autres princes mongols, pour obtenir leurs bonnes grâces. Mais je n'ai pas à parler aujourd'hui du résultat de ces voyages et de la politique tolérante des Mongols d'Asie.

Les Tartares ne revinrent qu'en 1259 envahir la Pologne et incendier une fois encore Cracovie. Nouvelle alerte en 1265 ; puis ils ne repassèrent qu'en 1285 en Hongrie et dévastèrent Pest. Mais la puissance mongole, tout en augmentant, subissait une profonde transformation ; avec les Grands Khans Mangou et K'oubilaï, la capitale de leur empire était transportée de Karakoroum dans l'Extrême-Orient ; d'abord à Kaï p'ing, puis dans la ville célèbre sous le nom de Khanbaliq que nous appelons Pe King. Une autre branche de la famille mongole avait détruit le Khalifat de Baghdad et la puissance du Vieux de la Montagne, fondant en Perse un État dont les souverains envoyèrent des ambassades au roi de France, Philippe le Bel ; mais cette domination, qui s'étendait depuis les mers de Chine jusqu'à la mer Caspienne, s'effondra au milieu du XIV^e siècle. L'empire chinois ressuscitait avec une dynastie nationale tandis qu'une nouvelle puissance naissait dans l'Asie Mineure. Un petit chef seldjoukide, Ertoghroul ibn Soleiman, au milieu du XIII^e siècle, avait obtenu de son suzerain le sultan de Konieh un

territoire de médiocre étendue en Phrygie ; le vassal arrondit ses terres et son successeur Osman se déclara indépendant ; le troisième prince, Orkhan, s'empara de Brousse et y établit sa capitale ; le quatrième, Mourad I^{er}, menaça les chrétiens d'Europe et faillit renverser le trône grec. Enfin le cinquième, Bajazet, vainqueur de Jean sans Peur et de la fleur de la chevalerie chrétienne à Nicopolis, aurait sans doute achevé l'œuvre de son prédécesseur, si, dans les plaines d'Ancyre (1402), Tamerlan (Timour Lenk) en le dépouillant de sa puissance et de sa liberté, n'avait arrêté sa marche victorieuse.

Soudain, en effet, au milieu du chaos de l'Asie, avait surgi un génie dévastateur qui, de Delhi à la Syrie, de la Perse à la frontière de Chine, brûlant, saccageant, massacrant, créera à Samarcande, au milieu d'une mer de sang et d'immenses collines de crânes, un empire aussi puissant qu'éphémère. Pour peu durable qu'ait été l'œuvre même de Tamerlan, descendant de Gengis Khan, elle produisit néanmoins des effets considérables : en écrasant Bajazet Ilderim, Timour retardait d'un demi-siècle l'entrée des hordes ottomanes victorieuses dans la capitale de Constantin, et en ébranlant les royaumes tartares de l'Oural et de la Volga, en préparait la facile absorption par les Russes au XVI^e siècle.

Seuls, en effet, les Mongols de Russie avaient pu résister à la catastrophe qui avait balayé leurs frères ; sous le nom de la Horde d'Or, avec Sarai, sur la Volga, comme capitale, ils avaient imposé leur joug aux princes russes réduits à l'état de vasselage, arrêtant ainsi pendant deux siècles le développement du pays ; mais peu à peu, la puissance des chefs mongols faiblit ; la conquête des royaumes tartares de Khazan et d'Astrakhan, en 1552 et 1554, porta un coup fatal aux Tartares et la dernière trace de l'influence des descendants de Gengis Khan disparut au XVIII^e siècle, par la conquête de la Crimée par Potemkine, au nom de la Grande Catherine.

Après l'hégémonie mongole, trois grands facteurs ont arrêté l'expansion slave pendant des siècles : la conquête turque, la division des Slaves entre eux et la poussée germanique. Les Serbes, dont l'histoire commence vers le IX^e siècle de notre ère, étaient déjà connus vers le II^e siècle ; ils occupaient les rives de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule ; on retrouve même le nom des Serbes dans celui de la principauté d'Anhalt-Zerbst. On les signale pour la première fois dans les chroniques byzantines, dans la péninsule balkanique, sous le règne de Justinien. Leur action se développe du Monténégro à Novi Bazar (ville de Ras) ; ils sont ballottés entre Byzance, la Hongrie et Venise ; défaits une première fois par les Turcs en 1371, ils le sont à nouveau le 15 juin 1389 à Kosovo ; désormais ils sont asservis au Sultan et à Constantinople.

D'autre part, les Chevaliers Teutoniques fondés en 1128 à Jérusalem, chassés d'Asie, vinrent s'établir en Europe, et devinrent une grande puissance en soumettant tout le littoral de la Baltique, Prusse, Esthonie, Livonie, Courlande, aux dépens des Slaves, qui du XI^e à la fin du XIII^e siècle reculent devant la poussée des Germains vers l'Est.

Cependant la Pologne se relevait à la fin du XIII^e siècle et en 1410, écrase les Chevaliers Teutoniques à la bataille de Tannenberg et s'empare de leur capitale Marienbourg. Königsberg devient alors la capitale de l'Ordre, dont le grand-maître, Albert de Brandebourg, se fait luthérien

en 1525, se marie, et sécularise la Prusse orientale. Lorsque les Russes ont fait leur unité sous Ivan IV, ils cherchent à reprendre leur marche interrompue vers l'Ouest, mais ils la trouvent barrée, par leurs frères de race, les Polonais, séparés d'eux par la religion et la langue : la victoire d'Étienne Bathory détournera de la Baltique pour longtemps les Russes qui commenceront avec Ermak Timoféevich cette marche vers l'Est qui les conduira jusqu'aux frontières de la Chine et les rives de la mer d'Okhotsk. La Russie retrouvera sa position en Europe lorsque, dans ses guerres avec l'aventureux roi de Suède, Charles XII, elle pourra s'annexer les provinces baltiques, jadis conquises par les Chevaliers Teutoniques. Elle offre malheureusement par un acte d'une politique imprévoyante, une arme nouvelle au germanisme envahissant : le partage de la Pologne, la nation chevaleresque qui avait sauvé la Chrétienté en brisant avec Jean Sobieski l'effort du Turc assiégeant Vienne (1683), entre la Russie, l'Allemagne et l'Autriche, marquait un recul de l'influence slave vers l'Est.

Les événements se sont chargés de donner un démenti aux calculs de l'homme ; l'âme slave au XIX^e siècle, asservie par l'Autriche, la Prusse et la Turquie, s'est réveillée soudain. On entendit la clameur de ces Serbes et de ces Bulgares, de l'Adriatique au bas Danube ; les oppresseurs sentirent leur proie s'échapper ; déjà, les Serbes et les Bulgares ont reconquis leur indépendance et, grâce au geste d'un noble prince, les Polonais à leur tour ont regagné leur droit à la vie.

De grands souverains ont compris que l'influence allemande était aussi néfaste au génie slave que l'avait été jadis l'influence mongole : la Russie se ressaisit, et rejetant brusquement les éléments étrangers funestes à son développement, se lança hardiment dans la voie nouvelle que lui indiquait son esprit national. Il existait cependant encore une ombre sur cette large route ouverte à l'avenir de la race slave : la désunion des peuples qui la composaient. Une proclamation au nom du tsar libérateur a brisé toutes les barrières ; l'étendard de la liberté flottera pour le Polonais comme pour le Russe : Slaves occidentaux, Slaves orientaux, Slaves de culture byzantine ou Slaves de culture latine, s'avanceront sous le même drapeau dans la route du progrès que trace la civilisation moderne, tandis que le germanisme, réduit à ses propres forces, isolé dans l'hostilité du monde entier, s'enfoncera à nouveau dans les ténèbres de son antique barbarie.

L'Éternel a dit : « Vous avez labouré la méchanceté, et vous avez moissonné l'iniquité ; vous avez mangé le fruit du mensonge, parce que tu t'es confié sur ta conduite, et sur la multitude de tes hommes forts.

« C'est pourquoi un tumulte s'élèvera parmi ton peuple, et on détruira toutes tes forteresses. » (*Osée, X, 13, 14.*)



THÉOPHILE HOMOLLE

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Né à Paris le 19 décembre 1848 et mort à Paris le 13 juin 1925.

Élu le 1^{er} avril 1892 membre ordinaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au fauteuil de Louis Maury. Président pour 1923.

Élu le 29 octobre 1910 membre libre de l'Académie des beaux-arts, au fauteuil de Georges Berger.

Archéologue et épigraphiste.

Président de l'Institut de France pour 1923.

Helléniste, normalien et agrégé d'histoire en 1874, il est membre de l'École française d'Athènes de 1874 à 1878. Maître de conférences d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres de Nancy, il occupe de 1878 à 1890 le poste de professeur suppléant d'épigraphie et d'antiquités grecques au Collège de France et obtient son doctorat ès lettres en 1886. Il sera deux fois directeur de l'École française d'Athènes de 1891 à 1903, puis de 1912 à 1913 ainsi que directeur des Musées nationaux (1904-1911) et de la Bibliothèque nationale (1913-1923). Directeur des fouilles de Délos et de Delphes, il est par

ailleurs président de la Société nationale des Antiquaires de France, de l'Union académique internationale et du Comité français des Sciences historiques.

Comme directeur de la Bibliothèque nationale, il se livre à un important travail de mise en sûreté des livres pendant la Grande Guerre. L'Union académique internationale qu'il contribue à relancer et dont il assure la présidence de 1923 jusqu'à sa mort n'aura de cesse de travailler à l'entente et à la coopération scientifique après la guerre.

Principales publications :

- Les archives de l'intendance sacrée à Délos (315-166 avant J.-C.), thèse principale, 1887
- L'administration des temples en Grèce, 1909
- La sculpture et la guerre, in Publications de l'Institut de France, 1916